Document generated on 08/10/2025 7:25 a.m.

Espace Sculpture

Sylvie Cotton. Toutes les couleurs de l'atelier

Sylvie Cotton, *Déshabiller les guirlandes,* Art Action Actuel, Saint-Jean-sur-Richelieu, 26 février – 3 avril 2010, Commissaire : Mathieu Beauséjour

Charles Guilbert

Number 96, Summer 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63934ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Guilbert, C. (2011). Review of [Sylvie Cotton. Toutes les couleurs de l'atelier / Sylvie Cotton, *Déshabiller les guirlandes,* Art Action Actuel, Saint-Jean-sur-Richelieu, 26 février – 3 avril 2010, Commissaire : Mathieu Beauséjour]. *Espace Sculpture*, (96), 44–45.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sylvie COTTON. Toutes les couleurs de l'atelier

Charles GUILBERT

Pour rendre compte de la complexité et de la richesse du travail interdisciplinaire de Sylvie Cotton, connue notamment pour ses installations et ses performances, l'auteur présente ce texte hybride où s'entrechoquent descriptions poétiques, propositions critiques et citations. Il a pour objet une exposition qui s'est tenue au centre d'artistes Art Action Actuel, du 26 février au 3 avril 2010, et qui faisait partie d'une série de cinq expositions proposées par Mathieu Beauséjour. Quelques-uns des éléments qui la composaient ont été repris par Sylvie Cotton dans le cadre de la récente Biennale de Montréal.

Elle écrit, respire, dessine, assemble, classe, défait, dépose.

Elle encadre, brûle, étête, colle, abrite, souffle, dispose.

Elle cherche, a peur, plonge, prend conscience, rapproche, imbrique, approche : si près.

Il y a beaucoup de blanc. À partir de plateaux de bois circulaires peints en blanc dégringolent, sur une table recouverte d'une nappe blanche trop longue, des tonnes de confettis qui se répandent jusque sur le plancher de la galerie, où de gros ballons blancs flottent le long des murs blancs sur lesquels sont épinglés des dessins sur fond blanc.

Bruegel lui-même […], selon Van Mander, prenait plaisir à fréquenter les noces villageoises en compagnie de son ami Franckert [1].

Attroupement de bouts de chandelles blanches, photos énigmatiques de draps blancs suspendus, tablettes blanches sur lesquelles sont posés des gants blancs à enfiler pour ne pas tacher le papier blanc des dessins…

Dans la seule ville de Paris, il y a, paraît-il, cent cinquante musées : des musées d'Art, évidemment, qui sont mondialement connus, mais aussi ceux de l'Armée ; de la Chasse et de la Nature ; du Cinéma ; de la Contrefaçon ; de la Franc-maçonnerie ; de l'Histoire de France ; d'Histoire naturelle ; de l'Homme ; des Lunettes et des Lorgnettes de jadis ; de la Marine ; des Instruments de musique ; du Phonographe ; de la Parole et du Geste ; de la Serrurerie ; de la Table ; des Techniques et j'en passe [2] .

Je l'entends : elle respire étrangement parmi les bruits de gongs électroniques et les chants d'oiseaux [3].

Mais il n'y a pas que du blanc. Il y a du beige. Un immense papier beige très fin, déplié, puis épinglé au mur, qui dévoile une enfilade de taches beiges (des brûlures ?). Pas loin, des tissus beiges, soigneusement pliés et posés l'un sur l'autre dans un geste d'une douceur encore perceptible.

Matted works of art should be piled only if they are of similar size. The largest should be at the bottom of the pile and the smallest at the top. Piles should be shallow [4].

Et du brun. Des mèches de cheveux en petites touffes, collées sur un fil, qui montent droit vers le ciel. Une photo présentant la masse des cheveux feutrés de l'artiste. Une bûche sinueuse comme une hanche sur laquelle s'accouplent deux petits oiseaux abrités par une élégante grotte formée par un grand morceau papier kraft froissé qui semble être tombé là par hasard. Au fond, dans la petite salle, parmi les dessins sur des présentoirs, une branche, brune bien sûr, qui s'appuie sur l'unique colonne de la galerie, comme une amoureuse qui attend.

[…] les bons regardeurs font des fixations nombreuses et courtes [5].

Beaucoup de blanc. Du beige, du brun. Quelques taches de rouge, dont deux oiseaux, des cardinaux, imbriqués l'un dans l'autre par la tête.

C'est pur, nu, impur, dénoué et offert.

Je prends tout.

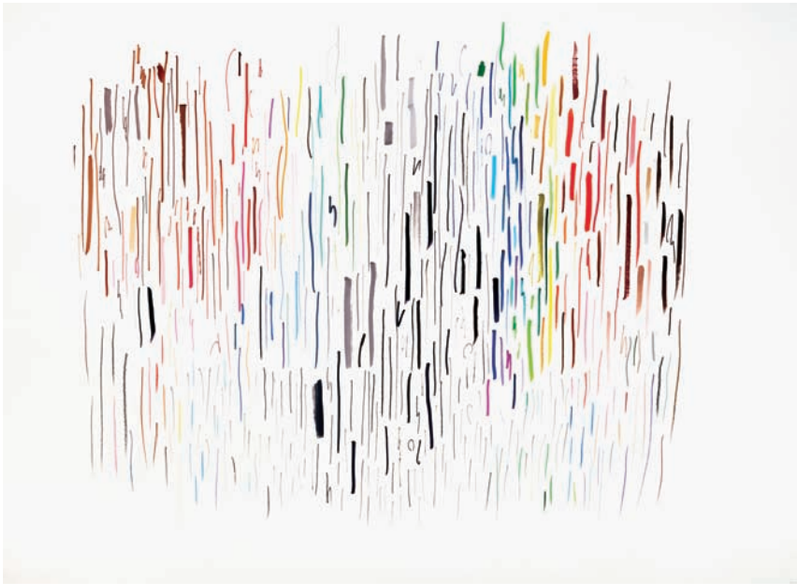
Les allumettes qui ont brûlé et la boucle de ceinture : que leur côtoiement n'ait pas de sens n'aurait pas de sens.

Les Romains ont bâti des édifices appelés Trésors où ils conservaient les œuvres d'art rapportées de leurs expéditions de conquête [6].

En plus du blanc, du beige, du brun, du rouge, il y a « Toutes les couleurs de l'atelier ». Cette phrase est inscrite dans un grand dessin encadré – et posé par terre – présentant une nuée de traits verticaux multicolores, gestes par lesquels l'artiste semble avoir simplement cherché à vérifier l'état de ses crayons. À côté, au mur, cinq autres dessins du même type, mais sans cadre et présentant des traits d'une seule couleur : bruns, bleus, rouges, verts, noirs.

Qu'est-ce qui, dans ces dessins, nous émeut tant ? On se dit d'abord que c'est leur innocence, leur spontanéité, le fait qu'ils soient directement branchés sur la vie (on connaît ces griffonnages, on les a déjà faits !). Mais vite on comprend que l'intention de l'artiste, la distance qu'elle demande de prendre et le fait que ses œuvres soient directement branchées sur l'art contribuent aussi à l'émotion qui vient. Beau papier, composition centrale, subtile variation des lignes, agencement des couleurs, clins d'œil à Fluxus et à tous ces artistes qui font se frotter l'art et la vie : pas de doute, l'artiste est à l'œuvre. Données à contempler, les marques – réponses simples d'objets à une interrogation sur leur fonctionnalité – nous entraînent dans toutes sortes de réflexions sur le dessin et sur la représentation.

Tout le travail de Sylvie Cotton est là, pour moi : dans ce **double mouvement d'abandon et d'intention** qui fait réfléchir à notre rapport au monde. Si parfois elle



Sylvie COTTON, *Déshabiller les guirlandes*, 2010. Détails de l'exposition. Photo : Michel DUBREUIL.

investit l'objet de significations, d'autres fois elle se met complètement à l'écoute de celui-ci, renversement dont parle avec finesse Jean-François Bordron :

> Nous aimerions dire qu'à côté des sémiotiques de l'action et de la passion, il existe la possibilité d'une sémiotique qui prendrait le point de vue de l'objet. On pourrait l'appeler une sémiotique de la contemplation, au sens où ce terme désigne le simple fait de « laisser être » ou de « laisser dire [7] ».

Il ajoute :

> Le délire paranoïaque, pour prendre un exemple extrême, ne semble-t-il pas se justifier par une sorte d'inversion de l'intentionnalité, comme si le monde en quelque façon regardait obstinément le sujet ? Peut-être n'est-ce là qu'une version pathologique d'un phénomène structurellement plus profond [8].

Ce type de renversements de perspectives et d'explorations phénoménologiques est la matière première de Sylvie Cotton, dont l'art si particulier vise à déjouer, à travers toutes sortes d'expériences, les systèmes fermés et les relations figées.

Il est intéressant de savoir que, pour Sylvie Cotton, l'intention d'être artiste, même si elle était latente depuis son jeune âge, ne s'est manifestée qu'assez tard, après des études en littérature et en histoire de l'art, une maîtrise en muséologie, la publication d'un livre sur l'installation, la fondation d'un centre d'artistes (dare-dare) et la direction, durant quelques années, d'un autre centre (Skol). C'est en 1997, après un deuil, qu'elle s'engage dans la pratique artistique. Depuis, elle s'y consacre complètement.

Durant ce temps d'avant la grande plongée, elle aura exercé sa capacité d'analyser, d'observer et de se placer en retrait, mais aussi d'assister les autres, parfois en s'engageant à fond dans leur création. Il en résulte un art à large spectre, dans lequel se conjuguent réflexion et intuition, distance et fusion, action et contemplation et dans lequel la question du *choix* est centrale.

Elle est abordée finement, cette question, dans *Sapience*, l'installation au cœur de l'exposition. Les confettis qu'on y trouve, l'artiste les a faits à partir de notes de cours et d'articles photocopiés qu'elle a accumulés lors de ses études en histoire de l'art et en muséologie. En les transformant ainsi, elle célèbre, d'une certaine façon, le passage de la théorie à la pratique. Un moment, on croit comprendre qu'elle a choisi l'image (élégante cascade de confettis) au détriment du discours (mots hachés, désormais illisibles). Puis, on découvre qu'avant de procéder au criblage des textes, elle en a soigneusement transcrit plus de 200 passages dans un cahier [9] posé tout près, mettant ainsi en lumière la vie de l'esprit, où s'effectue sans cesse un essentiel travail de mémoire mais aussi d'oubli, de conservation mais aussi d'abandon.

Quelques-uns des passages cités concernent Brueghel et font écho à la table festive où foisonnent les confettis. Comme celui-ci :

In the work of Breugel the Elder, we see no heaven, but the world, no longer the eternal, but the transient, no gothic immobility, but existential authenticity.[10]

C'est de cette transformation perpétuelle et de cette authenticité existentielle – la sienne et celle du monde même – que Sylvie Cotton est devenue la muséologue. Pour cela, à notre grand bonheur, il lui fallait créer. ⇦

Sylvie Cotton, *Déshabiller les guirlandes*
Art Action Actuel,
Saint-Jean-sur-Richelieu
26 février – 3 avril 2010
Commissaire : Mathieu Beauséjour

Charles GUILBERT est artiste. Il a réalisé des livres, des disques, des installations et des vidéos, tous constitués de fragments. En 2004, il recevait, pour l'ensemble des vidéos réalisées en collaboration avec Serge Murphy, le prix Bell Canada décerné par le Conseil des Arts du Canada. Depuis 1987, il a publié de nombreux textes sur des artistes dans des journaux, des revues et des catalogues.

NOTES

1. Paul Fierens, *Peter Bruegel. Sa vie, son œuvre, son temps.* (Je souligne.)
2. Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris, Venise : XVI^e^-XVIII^e^ siècle*.
3. Il s'agit encore ici de « blancs », l'artiste ayant choisi, en complicité avec Patrice Duhamel, de composer sa bande sonore à partir de chansons qu'elle avait enregistrées comme chanteuse, ne gardant comme matériau que ses courtes inspirations. (Autre immense blanc : Patrice Duhamel, un ami, meurt subitement avant l'achèvement de ce travail.)
4. Joyce Lister, *Safeguarding Museum Collections: A Review of Handling*.
5. Claude Cossette, *Les images démaquillées*.
6. Phyllis Lambert, *La chaîne écologique des musées*.
7. Jean-François Bordron, *Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet*, p. 2. Adresse : http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1838&format=print (consulté le 29 septembre 2010).
8. *Ibid*., p. 3.
9. Tous les passages en italique dans notre texte proviennent de ce cahier. L'artiste y donne le nom de l'auteur et le titre du texte, mais aucune autre référence.
10. Wilfrid Desan, *Aristotle or Bruegel: is Philosophy a Mode of Painting?*